

**TROIS SAISONS  
D'ORAGE**

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Viviane Hamy

*Méfiez-vous des enfants sages*  
*Le Roi n'a pas sommeil*  
*Le Rire du grand blessé*  
*Le Cœur du pélican*  
*Manifeste des enfants sauvages (H.C.)*

CÉCILE COULON

TROIS SAISONS  
D'ORAGE

VIVIANE HAMY

Ce texte a été écrit à la résidence d'écrivain  
De Pure Fiction à Calvignac.

© Éditions Viviane Hamy, janvier 2017  
D'après une conception graphique de Pierre Dusser  
© Illustration de couverture : iStock/Getty Images – swissmediavision  
ISBN 978-2-87858-337-3

*J'aurais pu, tant mon esprit fatigué  
se réfugiait dans le mensonge,  
finir par affirmer que rien n'avait eu lieu :  
il n'est pas plus absurde de nier  
le passé que d'engager l'avenir.*

Marguerite Yourcenar,  
*Alexis ou Le Traité du vain combat*

*Nul, depuis vous, n'a osé cultiver cette terre désolée,  
ni relever ces humbles cabanes.  
Vos chèvres sont devenues sauvages ;  
vos vergers sont détruits ; vos oiseaux sont enfuis  
et on n'entend plus que les cris des éperviers  
qui volent en rond au haut de ce bassin de rochers.*

Bernardin de Saint-Pierre,  
*Paul et Virginie*



## UNE HISTOIRE

La maison, ou ce qu'il en reste, surplombe la vallée ; ses fenêtres, quatre grands yeux vides, veillent, à l'est du massif des Trois-Gueules.

Les Fontaines, ce village minuscule, tachent le paysage, morceau de craie dérivant au cœur d'une mer végétale et calcaire. La forêt crache les hommes comme des pépins, les bois bruissent, des traînées de brume couronnent leurs faîtes au lever du soleil, la lumière les habille. À l'automne, des vents furieux secouent les arbres. Les racines émergent alors du sol, les cimes retournent à la poussière, le sable, les branches et la boue séchée s'enlacent en tourbillons au-dessus des toits. Les fourmis s'abritent dans le ventre des collines, les renards trouent le sol, les cerfs s'enfuient ; les corbeaux, eux, résistent toujours à la violence des éléments.

Les hommes, pourtant, estiment pouvoir dominer la nature, discipliner ses turbulences, ils pensent la connaître. Ils s'y engouffrent pour la combler de leur présence, en oubliant, dans un terrible excès d'orgueil, qu'elle était là avant eux, qu'elle ne leur appartient pas, mais qu'ils lui appartiennent. Elle peut les

broyer à la seule force de sa respiration, elle n'a qu'à frémir pour qu'ils disparaissent.

Les Fontaines.

Je vous parle d'un endroit qui est mort mille fois avant mon arrivée, qui mourra mille fois encore après mon départ, d'un lieu humide et brumeux, couvert de terre, de pierre, d'eau et d'herbe. Je vous parle d'un endroit qui a vu des hommes suffoquer, des enfants naître, d'un lieu qui leur survivra, jusqu'à la fin, s'il y en a une.

Je suis né dans une église. Une église de grande ville. Je mourrai dans une église. Une église de village. Celle des Fontaines. Plantée au milieu. Je m'appelle Clément, je suis vieux, comme tous les hommes d'Église. Et comme tous les hommes d'Église, je n'ai pas d'histoire ; j'ai abandonné la mienne pour entendre quotidiennement celles des autres. Mais la plus étrange, la plus terrifiante, l'histoire qui m'a empêché de dormir la nuit, qui m'a meurtri, moi, l'homme sans passé, celui qui marche sans bruit, rassure sans toucher, écoute sans souffler, l'histoire qui a effacé toutes les autres, c'est celle d'une famille. Elle n'était ni la plus riche, ni la plus puissante, ni la plus aimée du village, mais comme la plupart des familles, elle s'était construite sur les faiblesses des uns et les silences des autres, sur les malheurs qu'on veut oublier et les craintes de l'avenir. Elle portait les reliques du passé de ses membres, jusqu'au jour où ces traces ont explosé, inondé les rumeurs et les chuchotements, au plus profond de la vallée.

Je vis dans cette église ; je connais la pierre, ses courbes, ses angles, je connais le bruit du vent qui s'engouffre dans les artères sombres et siffle en mon-



tant. Je vis ici depuis presque quarante ans, mais je ne suis pas né ici. Je serai toujours un étranger. Je l'ai accepté : les familles du village se sont battues pour qu'il tienne, pour qu'il renaisse, encore et encore. Si loin des villes, des aventures faciles. Je suis arrivé après la victoire, prenant la place de mon prédécesseur. Je serai toujours un étranger ; pourtant, je suis la grande oreille du village, la bouche cousue sous l'œil de Dieu. Je connais Les Fontaines comme si j'y étais né. Je connais leur histoire, leurs blessures, leurs carrières de pierre. Je connais chacun de leurs habitants, chaque ancêtre de leurs habitants. Mais je suis un étranger. Le jour où je mourrai, quand bien même cette église aura été mon refuge, on m'entertera loin d'ici, dans un cimetière de ville, et le village, lui, continuera d'exister.

Les Fontaines. Une pierre cassée au milieu d'un pays qui s'en fiche. Un morceau du monde qui dérive, porté par les vents et les orages. Une île au milieu d'une terre abrupte. Je connais les histoires de ce village, mais une seule, une seule, les rassemble toutes. Elle doit être entendue. L'histoire d'André, de son fils Benedict, de sa petite-fille Bérangère. Une famille de médecins. L'histoire de Maxime, de son fils Valère, et de ses vaches. Une famille de paysans. Et au milieu, une maison. Ou ce qu'il en reste.

Jadis, la demeure a accueilli des hommes, des femmes. Des vieillards et des enfants. Elle a tremblé avec eux. Aujourd'hui, il n'en reste que des pierres calcinées, les murs tiennent grâce à la poigne des montagnes qui les protègent du vent. Il y a eu là de la vie, des odeurs de viande grillée et d'herbe retournée, de

longs repas et des draps propres qu'on rejette au pied du lit pour laisser la fraîcheur imbiber le matelas.

La maison a brûlé ; on ne voit plus ses anciens propriétaires descendre à flanc de colline, le dimanche, dans des habits clairs et des chaussures lacées.

Partis.

En dépit de la tempête, ils sont restés debout, laissant derrière eux la maison incendiée. Ils ont fui, jusqu'à ce que leur corps, puis leur silhouette, ne soient qu'un point flou à l'horizon, qu'on ne devine plus que dans la mémoire de ceux qui les ont connus. Et seul un homme qui n'a pas d'histoire peut raconter la leur.